

II

LA DÉFENSE ÉPIQUE DE LIÈGE

« De ceux qui périrent aux Ther-
« mopyles, illustre est le sort et
« glorieux le destin. Pour eux point
« de tombeaux mais des autels,
« point de larmes mais des hymnes :
« point de lamentations mais des
« éloges : ni la rouille, ni le temps
« ne détruiront le monument de
« notre piété. »

SIMONIDE.

X

L'AGONIE ET LA MORT

« J'aurais volontiers donné ma vie pour mieux servir, mais la mort n'a pas voulu de moi. »

Général LEMAN.

Le 8 août, Liège entra en agonie.

Durant cette longue crise, — les derniers forts ne tombèrent que le 16 août, — la garnison, qui devait désormais laisser là toute espérance, se battit comme se bat une bête traquée et acculée. Ses canons hurlaient au perdu, lançant leur mitraille sur tout ce qui leur passait à portée : soldats, convois, bêtes de somme. Il y eut des dévouements admirables, comme celui de ces artilleurs de Loncin, « la bande Bonnot », qui, en automobile et armés de carabines, parcouraient tout l'hémicycle des forts de la rive gauche pour renseigner le général Leman et communiquer ses ordres. Tel encore le dévouement du sous-officier qui, à travers les lignes, s'en alla porter à Anvers le trésor de la Place.

Malgré que ses forces physiques fussent épuisées, le général Leman parvint encore à coordonner

la résistance des forts et à obtenir le maximum d'efficacité par le feu.

Pour réduire cette obstination imprévue, le général von Einem, chargé de diriger les opérations du siège, dut mettre en œuvre une formidable artillerie. La relation allemande en énumère complaisamment la composition : 1 bataillon de canons de 100 millimètres ; 2 bataillons de canons de 130 millimètres ; le régiment d'artillerie à pied n° 7 ; les obusiers lourds des 1^{er} et 2^e bataillons des régiments d'artillerie à pied n^{os} 4 et 9 ; 2 à 3 bataillons de mortiers de côte ; une batterie d'obusiers de 420 millimètres et d'autres formations moins importantes.

Il s'agissait d'ouvrir, au plus tôt, une brèche dans les forts du nord pour que l'armée von Klück pût entreprendre sa marche le long de la frontière hollandaise ; puis de faire tomber les forts de l'ouest qui auraient pu servir de point d'appui aux Belges pour un retour offensif que le commandement allemand appréhendait.

Très mal en point à la suite de la bataille des premiers jours, le fort de Barchon tombe, le premier, le 8 août au soir. Le 11, c'est le tour du fort d'Evegnée. Mais les grosses pièces, arrivées d'Allemagne par le chemin de fer de Herve (canons de 280 millimètres et de 420 millimètres), font entendre, dès le 12 août, leur formidable tonnerre. Toute la couronne des forts peut maintenant être bombardée à revers par des bouches à feu braquées dans Liège même : c'est la ville qui assiège ses forts ! Pontisse, dont l'artillerie avait été

remarquable de précision, Chaudfontaine et Embourg succombent le 13 ; Liers et Fléron, après un assaut furieux de l'infanterie allemande, le 14 ; Bonnelles, Lantin et Loncin¹, le 15 ; enfin, Hollogne et Flémalle², le 16 au soir. Non seulement cette résistance désespérée oblige l'armée de von Klück à ronger son frein, mais toute l'aile droite de l'armée du général von Bülow en est gênée

1. Un témoin des derniers jours du fort de Loncin nous a raconté le fait suivant : Le 13 août, un maréchal des logis observateur, placé en avant du fort, signale par téléphone l'arrivée de ce qu'il croit être un parlementaire ennemi. Et de fait, on aperçoit bientôt un Allemand, porteur d'un drapeau blanc. Allant de droite et de gauche, il s'avance en agitant l'étendard. « Laissez-le approcher quelque peu », commanda-t-on du fort. Le « parlementaire » poursuivit sa marche zigzagante, continuant à agiter par intervalles son drapeau ; puis, tout à coup, il disparut dans une dépression du glacis et, d'un pas rapide, il gagna la poterne en avant de quoi il se heurta à la première sentinelle qui voulut l'arrêter. L'Allemand, qui titubait presque, se dégagea, fit quelques pas encore, se jeta sur une seconde sentinelle et, comme il faisait mine de passer outre et de vouloir entrer dans le fort, le soldat l'abattit d'un coup de feu. Lorsqu'on fouilla ce singulier parlementaire, on le trouva porteur de deux revolvers chargés ; il puait l'alcool et l'éther. Tout prouvait donc qu'on l'avait à demi enivré et poussé en avant en lui prescrivant de se servir de son drapeau blanc en guise de signal. En effet, les obus avaient plu dans les directions indiquées par le drapeau : si bien que la courtine avait été brisée dans les endroits les mieux dissimulés aux vues de l'ennemi.

2. L'ennemi tâcha, le 15 août, au soir, de hâter la capitulation des forts de Hollogne et de Flémalle en invitant leurs commandants à venir contempler les ruines de Loncin. Les officiers belges acceptèrent, mais demandèrent à voir le général Leman. Celui-ci, quoique tout ébranlé et meurtri par la catastrophe, dit avec fermeté aux officiers : « Un vaillant soldat ne remet pas son ouvrage avant qu'il ait été bombardé. » Dans la nuit profonde, les officiers belges furent reconduits à leurs forts. Le 16, à l'aube, le feu recommença. Il dura encore tout un jour. Le soir, à 9 heures, Flémalle se rendit ; une demi-heure plus tard, ce fut, d'après la relation allemande, le tour d'Hollogne. Tout était consommé.

dans ses entreprises vers Namur et la Sambre. Cette armée aurait eu beau être maîtresse de Huy et d'Andenne, en amont de Liège, ses transports par voie ferrée n'en étaient pas moins empêchés par l'entrave de Liège¹ et il n'était pas jusqu'aux armées du général von Hausen et du Kronprinz de Wurtemberg, engagées dans l'Ardenne, qui ne fussent en peine de ne pouvoir utiliser la ligne de Liège à Jemelle sur quoi elles avaient bien compté. Au bref, par l'obstination des forts, quatre grandes armées allemandes marquaient ou ralentissaient le pas.

Le fort de Loncin succomba dans un holocauste.

Bombardé sans rémission depuis plusieurs jours, il était, le 15 août, comme un navire qui succombe. Les Allemands voulaient sa mort car il leur fermait les routes du Brabant. Des obusiers de campagne en position au sud d'Ans et des minenwerfers lourds du 25^e régiment de pionniers prussiens se joignirent aux grosses pièces pour le réduire. Toute la meute donna de la voix. Malgré le tourbillon de la canonnade, le général Lemans, qu'assistèrent dans cette défense de l'ouvrage le commandant Naessens et le lieutenant Modard, s'était, dans la journée, promené sur le glacis pour se mieux rendre compte de la position des batteries ennemies. Vers 4 heures, une batterie de mortiers de côte, en position sur le champ de

manœuvre de Liège, lança ses premiers projectiles. Sous ces tonnes de fer et d'explosifs qui tombaient verticalement, le fort se trouait, se démembrait, se déchiquetait. Béton fendu, coupes crevées, canons brisés : ce n'était plus qu'une épave. A la vingt-cinquième bombe de mortier, — il était alors 5 heures 20, — le fort sembla se soulever comme dans une convulsion suprême.

Cependant les soldats — yeux brûlés et gorges sèches — priaient comme prient les enfants quand l'orage gronde et criaient parfois de leurs voix rauques : « Vive la Belgique!... Vive le Roi!... »

Dans le bureau de tir, assis sur un lit de camp, le général Lemans, stoïque et sublime, avait invité des soldats à prendre place à ses côtés. Il attendait la mort. Comme les obus ronflaient sans cesse, il dit d'un ton d'indéfinissable ironie : « Ah ! cette musique allemande!... Elle jouera donc toujours sur le même ton!... »

Lorsqu'il eut dit ces mots, le fort sauta.

1. Aussi von Bülow ne s'empara-t-il de Huy que le 17 août et d'Andenne le 19.